

YOR PFEIFFER

On n'est jamais à l'abri...
d'une nouvelle joie

JouVence
roman

Dans la même collection aux Éditions Jouvence

La Strip-Teaseuse et le Chasseur de nuages, Sofia Giovanditti

Le Dernier Dîner, Camille Lesur

À Emilia, Julien Levy

L'Agence des miracles, Sofia Giovanditti

Le Noël où j'ai décidé de m'ouvrir à la vie, Emmanuelle Fontaine

Et la vie reprit à petites foulées, Giulia Larigaldie

Celui qui était différent, Michel Deguen

Les Portes du Paradis sont fermées le lundi, Camille Lesur

Toutes ces vies où nous nous sommes aimés, Céline Colle

Un secret peut en cacher un autre, Céline Colle

Catalogue gratuit sur simple demande

Éditions Jouvence

France : BP 90107 – 74160 Saint-Julien-en-Genevois Cedex

Suisse : Route de Florissant, 97 – 1206 Genève

Site Internet : **www.editions-jouvence.com**

Mail : info@editions-jouvence.com

Couverture : Nathalie Cohen et Éditions Jouvence

Photographie de couverture : AdobeStock : © Dudarev Mikhail

Mise en pages : SIR

© Éditions Jouvence, 2023

ISBN : 978-2-88953-710-5

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

Pour Nathalie

Préface

Je crois avoir trouvé ce que cherchait Diogène !
Diogène est ce philosophe grec qui parcourait les rues d'Athènes, une lanterne allumée à la main, en plein jour. Il interpellait les passants en leur lançant cette phrase devenue célèbre : « Je cherche un homme. » S'il avait vécu à notre époque, il aurait éteint sa lanterne dès l'instant où il aurait rencontré Yor Pfeiffer.

Ce livre est la réponse à la quête de Diogène.

J'imagine très bien Yor, guitare en bandoulière, chantant sur une petite scène, quelque part dans les rues d'Athènes. Diogène s'est arrêté au pied de la scène, incapable de poursuivre sa route. Il dresse le bras, lanterne au bout du poing, comme s'il voulait que tout le ciel entende. Immobile, captivé, il sait qu'il a devant lui des réponses. La poésie, le conte, la musique les lui révèlent. L'humour se joint à la joie pour décaper toute forme de mensonge. La vérité rayonne. Ce soir, le philosophe grec n'a pas le goût de retourner dormir dans sa jarre. Il sait ce que peuvent être, à chaque instant, un homme ou une femme. Il a vu « de l'autre côté du rideau ».

Diogène a vécu il y a près de deux mille cinq cents ans, mais sa quête est plus que jamais pertinente. Le livre de Yor nous flanque une lanterne sous le nez et nous oblige à entamer notre propre quête : qui suis-je vraiment ? Puis-je m'arrêter, un instant, pour observer les histoires que je me raconte et découvrir ce qu'elles cachent ou mettent en lumière ? Puis-je me libérer des mille et une croyances qui m'empêchent de créer, d'aimer, de m'émerveiller, bref, de vivre pleinement ma vie ?

Yor nous offre un hymne à la métamorphose. Son texte met en scène un « gros grincheux » que l'existence oblige à se taire. Rien à voir avec ces bâillons qu'on impose encore dans certains pays, plutôt un « accident » qui modifie la mécanique permettant la parole. Ce « gros grognon » ne peut plus faire qu'une chose : écouter ! Nous devenons témoins de son bavardage intérieur – le nôtre la plupart du temps. Il fait alors des rencontres démontrant, hors de tout doute qu'il est possible de changer, de muter, de quitter de vieilles peaux pour devenir ce que nous sommes fondamentalement : des êtres de relation, capables de tendresse et d'intelligence. Le héros imbu de lui-même assiste, bien malgré lui, à des échanges à la fois drôles, profonds et percutants ; des dialogues qui le font passer de la vulgarité à la finesse, de la grossièreté à la subtilité, de la bêtise à la lucidité. Il est spectateur de l'œuvre que conçoit l'amour en permanence ; œuvre que peu d'entre nous prennent le temps de regarder, à moins d'y être entraînés par la souffrance. Et, là encore... combien s'arrêtent ? Yor a non seulement contemplé cette œuvre, il en fait désormais intégralement partie.

Que cherchait Diogène ? Probablement des hommes ou des femmes qui apprivoisent leur sensibilité... Yor le magicien nous rend témoins d'un tel apprivoisement ; à chacun et à chacune d'entre nous d'en tirer une merveilleuse leçon.

Serge Marquis

— M^{onsieur !?} Monsieur !?

Il ne réagit pas.

— Monsieur !?

On se demande s'il est encore en vie.

— Monsieur !?

Si c'est fini.

— Monsieur !?

Ou s'il n'est qu'endormi...

— Monsieur !?

1.

— M^{erci} ! chante le vieil homme.

– De rien ! lui répond l’infirmière sur le même ton.

Elle m’énervé celle-là, mais sa collègue aide-soignante, c’est encore pire. Elle glousse et t’éclabousse de sa joie en permanence. Je me demande bien ce qu’elle lui faisait derrière le rideau pour arborer un tel sourire. Pourquoi on dit « rideau » d’ailleurs ? Il s’agit en réalité d’un pauvre bout de polypropylène qui offre aux patients un semblant d’intimité pendant leurs soins. Pour ce qui concerne la vue, parce que pour le bruit et les odeurs... Le vieux n’a pas l’air de s’en formaliser. Il regarde le binôme disparaître dans le couloir avec reconnaissance. Je ne comprends vraiment pas pourquoi. Après tout, elles ne font que leur travail. Elles sont payées pour ça, non ?

Je me demande bien quel âge il peut avoir. La peau de son visage est très peu marquée par le temps, mais c’est un « ancien ».

2.

Son souffle semble s'être arrêté... Je ne l'entends plus respirer. Que se passe-t-il ? Il fait de l'apnée ou... non... ce n'est pas possible. Pas ici, pas maintenant !

Ah non... il reprend. Il m'a fait peur ce con ! J'ai tout de même un mauvais pressentiment, l'impression qu'il se laisse aller et ça m'inquiète. Ses paupières se sont fermées. On dirait qu'il sombre doucement, qu'il s'enfonce... Ses yeux restent clos, il s'éloigne, c'est sûr, et je ne peux rien faire. Sa respiration se bloque à nouveau. De là où je suis, je ne parviens pas à lire son rythme cardiaque sur le moniteur, et c'est le mien qui s'accélère. Je reste suspendu à ses lèvres une éternité...

Enfin ! Il inspire... Je cherche fébrilement du regard le bouton de la sonnette pour alerter le personnel hospitalier, tout en sachant que je ne pourrai pas l'atteindre seul.

Oh non ! Il vient d'expirer et ne reprend pas d'air. Merde, il va clamser et je ne peux ni bouger, ni parler, et encore moins crier. J'assiste à son départ, impotent. Je ne saurais dire ni pourquoi ni comment, mais je sens qu'il s'en va. Je m'accroche aux sons des machines. Je retiens mon souffle en

espérant encore qu'il reprenne le sien. C'est étrange, car rien ne laissait présager que sa fin était si proche. Cet après-midi, il paraissait même en grande forme. Maintenant, il nous quitte et je suis là, face à mon impuissance. La seule chose que j'ai pu faire depuis une semaine a été de l'écouter parler, moi qui suis dans le lit d'à côté.

3.

190 heures plus tôt, je tombais du cinquième étage de l'immeuble de mon bureau.

185 heures plus tôt, on m'annonçait que j'avais les mâchoires brisées et de multiples autres fractures.

172 heures plus tôt, on m'installait dans cette chambre à côté du vieux, le corps plâtré, le crâne couvert de bandages et autres pansements... la bouche cousue.

Je ne peux plus rien faire, je ne suis qu'une douleur. Alors je compte les heures, je regarde les taches du plafond, et je creuse ma mémoire.

172 heures au lit... l'infini, pour l'hyperactif que je suis.

172 heures à essayer de me souvenir d'un visage. Celui de la personne qui a tenté de me tuer ! Jusqu'à présent, c'est le trou noir...

Une chose est sûre, il y a quelque part sur cette Terre un prédateur qui veut ma peau...

Mais qui ?

Qui ?

Qui peut m'en vouloir à ce point ?

Qui a pu en venir à ces extrémités ?

Qu'est-ce que j'ai foutu pour le pousser à bout ? On ne cherche pas à tuer les gens comme ça... Mais qu'est-ce que j'ai foutu ?

Mon agenda s'est vidé. Ceux de mes soi-disant amis et de ma médisante femme se sont bizarrement remplis, puisque personne n'a apparemment le temps de venir me voir. Leur silence contraste avec les hurlements dans ma tête. Je ne suis plus *overbooké*, je suis *overbloqué*. Alors, pour sortir de ce chaos, j'ai pris l'habitude de l'écouter, ce vieux dont je ne connais même pas le nom. Il ne me l'a pas dit, prétextant que, de toute façon, vu l'état de mes mâchoires, je ne pourrai pas le prononcer. Ce qui m'a donné envie de rire... mauvaise idée.

J'avais décidé de l'appeler « le vieil élégant ».

4.

Chaque seconde qui passe nous rapproche de l'issue fatale. Mes râles désespérés n'y changent rien, mon vieil élégant ne les entend pas, ne bouge pas... il ne bouge plus.

À cet instant où je me prépare au pire, une très fine jeune femme rousse, habillée d'une improbable robe à fleurs, pousse la porte. Mes grognements l'ont sans doute alertée. Son angoisse renforce la blancheur de son teint et le rend presque diaphane. Elle me regarde, l'air perdu.

Comprend-elle ce qui se joue dans la chambre ? Ses yeux verts se fixent sur le vieil homme inanimé. Une expression de peur envahit son visage. Ses oreilles un peu pointues lui donnent un air félin et, comme un chat aveuglé par les phares d'une voiture, elle reste immobile, pétrifiée.

Mais bouge ton cul la rouquine ! C'est quoi cette gourde ? ai-je envie de hurler.

Elle s'est transformée en statue de sel. Toutes mes pensées s'évertuent à la gifler.

Ah, ça y est, elle quitte la pause sur image. Elle se défait à la hâte de son sac à main et le jette au bout du lit du mourant. Il tombe par terre et se répand sur le sol près de moi. Elle secoue désespérément le vieil élégant.

– Monsieur !?! Monsieur !?!

Il ne réagit pas.

– Monsieur !?!?

Elle se demande s'il est encore en vie.

– Monsieur !?!?

Si c'est fini...

– Monsieur !?!?

Ou s'il n'est qu'endormi.

– Monsieur !?!?

Yes, papa ! Dans un bruit d'évier qui se débouche, le vieux se remet à respirer. Il ouvre les yeux et se retrouve nez à nez avec la jeune femme.

– Lucie ?

Elle se décompose, il poursuit :

– Où est Stoun ?

– Qui ?

Le vieil élégant semble ailleurs... Il reprend ses esprits.

– Rien, pardon... Quelle heure est-il ?

La jeune femme jette un bref coup d'œil au réveil du vieux.

– 22 h 22. Mais co... comment connaissez-vous mon prénom ?

Le silence s'abat. Ils sont tous les deux figés, peut-être davantage que moi. Le vieil élégant paraît encore plus surpris que la jeune femme, et moi, sous mes pansements, je souris.

Au bout d'une éternité, il se redresse avec difficulté, elle fait un pas en arrière. Il récupère un petit bout de sa prestance naturelle et finit par lui faire cette drôle de réponse :

- C'est une longue histoire...
- Vous vous sentez bien ? Je vais appeler un médecin...
- Non ! Enfin, si, ça va ! Je veux dire que ce n'est pas la peine d'appeler.
- Mais vous êtes encore tout pâle.
- Quelque chose m'enveloppait...
- Pardon ?
- Un bain... oui comme un bain... un bain m'enveloppait. Il est sérieux ? Si oui, il a pris cher !
- Un bain... ? Vous êtes sûr que ça va ?
- Oui, oui ! Ne vous en faites pas ! C'était plutôt agréable comme sensation. Un bain... d'amour. Je me sentais bien ! En sécurité ! Il y avait comme une énergie protectrice, un ange. Oui, un ange qui vous ressemble étrangement d'ailleurs. Un ange pour m'accueillir et me dire que je ne risquais rien, que je ne devais pas avoir peur.

Il délire complètement, le vieux...

– Et cette voix qui m'appelait, cette voix... j'ai hésité. L'ange m'a fait signe de faire demi-tour. Alors j'ai suivi la voie qu'il m'indiquait, votre voix.

– Ma voix ? Vous voulez dire que c'est ma voix qui vous a fait revenir ?

– Oui, je crois ! Enfin... un mélange. Un mélange de l'ange et de votre voix.

– Je ne savais pas quoi faire alors je vous ai secoué, je vous ai appelé. Je croyais que...

– ... que j'étais mort ?

– Euh...

– Moi aussi, je le croyais.

Comme d'habitude, je ne sais pas s'il dit vrai ou s'il invente son histoire au gré des réactions de Poil de Carotte. Toujours est-il que la pauvre fille ne sait vraiment plus où se mettre.

– Mais vous êtes sûr que ça va ?

– Oui !

– Laissez-moi quand même appeler quelqu'un...

– Surtout pas ! Je suis un peu... chamboulé, mais je vous promets que ça va.

– Je suis désolée d'être entrée dans votre chambre.

– Pourquoi désolée ? Vous êtes un cadeau du ciel.

– J'ai eu si peur...

– Ne vous inquiétez plus, je suis juste un peu fatigué.

– Pardonnez-moi, je vous laisse...

– Ah non ! Maintenant que vous m'avez ramené à la vie, vous n'allez pas m'abandonner comme ça ?

La rouquine lui répond timidement :

– Mais que voulez-vous que je fasse ?

– Installez-vous au moins deux minutes dans ce fauteuil.

– D'accord !

– Meeerveilleux !

Elle s'exécute en plongeant son regard dans les yeux océan du vieil élégant.

La vie semble regagner le visage du vieux sage à l'image d'un sourire. Il lui demande :

– Que faites-vous ici, mademoiselle ?

– À l'hôpital ?

– Oui, et à cette heure si tardive ?

– Je suis venu voir ma tante Suzanne.

– Elle est malade ?

– Très malade, elle est dans la chambre juste à côté. Elle connaît le chef de service qui m'a autorisée à passer la nuit ici. Mais...

– C'est la sœur de votre mère ?

– La femme de mon oncle.

– Et votre oncle ?

– Tonton Friedrich est malheureusement décédé ! Mais...

– Vous étiez proches ?

– Très proches, mais il était âgé...

La rouquine rougit, se rendant compte qu'elle a peut-être commis un impair.

Friedrich ! Friedrich... J'ai connu un Friedrich. On s'est fâchés pour une banale histoire de commission. Non, ça ne peut pas être lui, pas pour quelques centaines d'euros. Un drogué en manque, je veux bien, mais pas un ancien copain, enfin un ancien collègue. En plus, il faut être costaud pour me balancer par-dessus bord... Friedrich est petit et maigrichon. Et puis, ça fait bien quatre ans qu'on ne travaille plus ensemble. Non, ce n'est pas lui qui m'a offert ce saut sans parachute...

– Pardon ! reprend-elle, me sortant de mon enquête intérieure.

– Pourquoi pardon ? Que je sois une vieille branche ? Vous n'y pouvez rien. En revanche, vous avez été efficace pour m'aider à ressusciter.

– Mais vous y croyez ?

- À quoi ?
- Que vous étiez mort.
- Et vous ?
- Ben non, ce n'est pas possible !
- Que je sois mort ?
- Que vous soyez revenu.
- Et pourquoi cela ?
- Quand on est mort, on est mort.
- Beaucoup de gens sont en vie, mais ne sont pas en vie...
Elle esquisse un triste sourire.
- Quand on est mort, on ne peut pas revenir, ni communiquer, ni rien faire. Quand on est mort...
- On est mort ! Vous l'avez déjà dit ! Et pourtant je vous parle, c'est donc que je ne le suis pas.
- Mais bien sûr que vous ne l'êtes pas !
- Vous voyez que c'est possible...
- Mais non, arrêtez ! Arrêtez de m'embrouiller ! Vous êtes vivant, vous n'avez jamais été mort, vous étiez juste endormi.
- Oui, ça, c'est possible, ça m'arrive régulièrement.
- Cette fois, elle sourit vraiment avant que son expression ne change à nouveau.
- Mais...
- Quoi ? Comment puis-je connaître votre prénom ?
- Oui !
- Il me faudrait beaucoup de temps pour...
- ... me l'expliquer ?
- Oui, si vous voulez.
- Je dois aller voir ma tante.
- Alors vous ne le saurez pas.

Il la regarde avec tendresse.

Tout à coup bien plus à l'aise, elle pose ses mains sur ses hanches et s'exclame :

– Finalement, vous êtes pénible ! J'aurais dû vous laisser mourir !

Le vieil élégant rit à gorge déployée, comme un gosse. Il ne correspond pas du tout à l'image que je me fais d'un « vioque », et ça me plaît bien. Elle rit aussi. Elle ne correspond pas du tout à l'image que je me fais d'une femme, mais ça me plaît beaucoup moins.

Elle se penche pour ramasser ses affaires... Mouvement réflexe, je contemple, et je dois reconnaître que la marchandise est tout à fait à mon goût. Elle a un cul magnifique. Mon Jeff, t'es incorrigible. Et pendant qu'elle met la main dans le sac, j'ai peur de me faire gauler. Mon regard furtif se réfugie sur ses effets personnels qui avaient pris la liberté de s'échapper. Des mouchoirs, des capotes, des tampons, une boîte d'anxiolytiques et un petit Indien en porcelaine qui s'était caché sous le lit du vieux... Toute son intimité s'était répandue en public. Le public en l'occurrence, c'est moi, et la rouquine le voit.

– Je dois absolument y aller, dit-elle en se relevant précipitamment.

Elle se dirige vers la sortie, se retourne :

– Vous ne voulez vraiment pas me dire comment vous connaissez mon prénom ?

Puis elle reprend :

– En fait, je le sais. Vous connaissez ma tante, vous avez discuté avec elle et elle vous a parlé de sa nièce aux cheveux roux.

– C'est un petit peu plus compliqué que cela...

– Oui, mais c'est ça. De toute façon, qu'est-ce que ça peut être d'autre ?

Elle ouvre la porte.

– Lucie ?

Elle se retourne de nouveau.

– Oui ?

– Je n'ai pas eu le temps de te le dire, mais... merci.

– De quoi ?

– Du sursis que tu m'as offert.

– Il faudrait d'abord admettre que vous étiez mort, puis que vous êtes revenu à la vie et enfin...

– Enfin ?

– Il se compte en minutes le sursis que je vous aurais offert !

– C'est symbolique.

– Ah d'accord, c'est symbolique, répète-t-elle doucement, déjà ailleurs.

Puis elle disparaît, laissant dans la pièce un peu de son parfum.